

croix, s'étant retirées, et craignant de rester seule, elle se leva à son tour. Le grincement des carriages sur la neige, la trépidation des tramways, les cris des vendeurs de journaux, tous les bruits de la rue n'arrivaient à elle que comme un écho lointain et, en fermant les yeux, elle aurait pu se croire dans l'église de Longueuil où, vers cette heure, justement, elle allait faire sa prière, tous les soirs. Ah! pourquoi l'avait-elle quittée, l'église de son village? L'ambition lui avait tourné la tête et maintenant elle était bien punie.

De toutes les églises de la ville pas une qui ne lui plût comme Notre-Dame, avec son architecture gothique, ses fresques et ses vitraux colorés, mais ce soir-là, la petite artiste ne remarqua pas la poésie mystérieuse dont s'enveloppaient les hautes nefs et le sanctuaire éclairé de quelques lampes qui devaient veiller toute la nuit. Elle avait bien autre chose en tête. Pensant à retourner chez elle avec les trois piastres qui lui restaient, elle réfléchissait que cela coûterait à son orgueil. Allons, elle allait continuer la lutte pendant une semaine encore, et puis... A brebis tondue, Dieu mesure le vent!

Nostalgie d'exilée ou habitude des campagnards de regarder vers le ciel pour y chercher les pronostics de la température, Marie, en se retrouvant dans la rue, se demanda s'il y avait des étoiles. Elle regarda en haut. Il n'y avait que des fils de téléphone et du gris. Les bâtisses très élevées de chaque côté de la rue lui masquaient la vue du ciel, ou peut-être les étoiles ne paraissaient-elles pas non plus. D'une vision rapide, elle revit les beaux soirs étoilés de la campagne, où le froid fait craquer la neige sous les pieds, quand on va veiller chez les amis. "Il va faire beau demain", se dit-on les uns aux autres, "il y a des étoiles." "Ici pas d'étoiles et pas de place", soupira Marie; ces deux mots résumant toute ses rancœurs contre la grande ville qui l'avait séduite et trompée. Pas d'étoiles, c'est-à-dire l'air et l'espace mesurés comme une étoffe, un petit coin pour vous nicher le soir, un autre pour travailler le jour, des murs de brique pour horizon et du tapage à vous affoler, pas de place: les courses qu'il fallait recommencer, les patrons à solliciter, le regard inquisiteur des subalternes à souffrir. Vile mauvaise, va.

Sans hâte, Marie se dirigeait cette fois vers sa pension, une très modeste maison de la rue Emery. Chemin faisant, elle acheta un numéro de "La Presse" et du "Star", pour voir si on ne demandait pas une sténographe dans les petites annonces. A peine avait-elle mis le pied sur le seuil de la maison que la maîtresse, qui la guettait sans doute, courut ouvrir la porte.

—Mais dépêchez-vous donc la demoiselle. Mon Dieu, qu'a prend-ti son temps c'te princesse-là.

—Je suis en retard pour le souper, dit Marie en voulant s'excuser, mais on lui coupa la parole.

—Ce n'est pas le souper, c'est un beau monsieur qui vous attend depuis deux heures. Y est v'n'u par rapport... Enfin y vous dira ça lui. J'l'ai fait monter à vot' chambre.

Il y avait erreur, Marie ne connaissait pas de beaux messieurs à Montréal. Elle grimpa l'escalier. Un jeune homme était dans sa chambre, attendant son retour, joli garçon en qui elle crut reconnaître un des employés de la "New England Co." Elle se sentit un peu honteuse devant lui à cause de la pauvreté de l'appartement.

—Mademoiselle Marie Leroux? demanda-t-il, en la saluant... Mademoiselle, ma visite va vous étonner. C'est bien vous, n'est-ce pas, qui êtes venue demander une place aux bureaux de la "New England" aujourd'hui?

—Oui, monsieur, j'avais vu votre annonce dans "La Presse."

—J'étais près de la porte quand vous êtes sortie, mademoiselle, et vous paraissiez triste, si triste...

Le monsieur tortillait sa langue, comme s'il avait eu quelque chose de bien difficile à dire.

—Vous paraissiez si triste que j'ai pensé bien faire en vous aidant à trouver une place, si vous me le permettez.

La pitié de cet inconnu n'était-elle pas offensante et suspecte? Marie le regarda attentivement, et elle lui trouva un air de bonté qui la rassura. Elle lui répondit:

—C'est vrai, monsieur, que j'étais bien triste, on a tant de peine à se placer ici, quand on ne connaît personne.

—Je sais tout cela, mademoiselle, j'y ai passé. Je suis de la campagne moi aussi et mes débuts à Montréal n'ont pas été brillants, je vous assure. Oh! si j'avais eu quelqu'un pour me dire: "Fais ceci", "évite cela", mais j'étais seul comme vous, mademoiselle, et il m'a fallu du courage. C'est pour toutes ces raisons que j'ai cru que je pouvais vous être utile. De la façon dont vous vous y prenez là, vous ne serez pas placée avant dix ans.

—Mais, monsieur...

—Il vous faudrait une grande rapidité sur le clavographe et vous n'écrivez pas dix mots à la minute. Voici ce que vous allez faire! Il y a des salles où l'on vend des clavographes, on y laisse pratiquer toutes celles qui le veulent, pour rien. On leur fournit encore les places quand elles sont compétentes. Vous comprenez, le marchand finit par trouver son profit à cette espèce d'agence, ça lui fait une réclame. Je vais vous donner l'adresse d'un de ces magasins et, dès demain, vous irez pratiquer. Il y a aussi des notaires qui donnent des actes à copier au clavographe à tant l'acte. Tout en pratiquant, vous pouvez gagner quelque chose, trois ou quatre piastres par semaine. Et dès que vous êtes capable, vous vous placez.

—Oh! monsieur, je n'ose vous croire, dit Marie. Tout ce que vous dites là est-il bien vrai?

—Si c'est vrai, mais quel intérêt aurais-je à vous tromper?

Et comme elle lui racontait ses courses inutiles, ses espérances déçues.

—Tout cela aurait pu vous être épargné. C'est un pilote qu'il vous fallait. Maintenant que vous l'avez trouvé, il faut reprendre courage.

Leur causerie se prolongea. Ils étaient presque pays, lui de Boucherville, elle de Longueuil. Il occupait une position importante à la "New England", le temps difficile était fini pour lui, mais de cette épreuve, il lui était resté une pitié pour les pauvres campagnards, qui tombant à la ville comme des étourdis, ne peuvent s'y débrouiller. Quand il le pouvait, il les aidait de ses conseils et de son influence. Il partit. Marie qui ne tenait guère au souper refroidi de la maîtresse de pension, s'attarda encore un peu dans sa chambre, pour songer aux événements de la journée. La joie, l'espoir revenu, la faisaient sourire. Elle entrevoyait enfin la possibilité d'arriver au but. Une main inconnue lui avait montré la voie à suivre. Était-ce bien vrai qu'il n'y avait pas d'étoiles au ciel? Pour elle, une étoile inconnue venait de luire.

JEANNE.

Pensées choisies

Les fous font les festins, et les sages les mangent.



Rome avait le Temple de la Peur.



On n'empêche pas le vent de courir.



La force surnoise de l'eau est plus puissante que celle du feu et de la foudre.

Simple Historiette

(Nouvelle inédite)

Au dehors un temps affreux et un froid sibérien. Seule dans sa chambre Alix parcourt un billet qu'on vient de lui apporter. C'est de Gabrielle S... sa meilleure amie: "Ma chérie, écrivait-elle, ces quelques lignes me précéderont d'une heure. J'arrive pour le grand bal des B... et aussi pour assister à ton bonheur. Je t'expliquerai cette phrase. Mille baisers. "Gaby".

"Mon bonheur? que veut-elle dire? je ne la comprends pas. Enfin elle arrive, c'est l'essentiel".

Le lendemain, Mardi gras, devait avoir lieu le bal des B... le clou de la saison. On avait parlé de travestis, puis cette idée avait été rejetée; il y en avait trop eu cette année-là.

Alix avait agréé cette décision. Certainement son succès serait plus grand si elle apparaissait vêtue d'une robe à la mode que masquée. Pourquoi cacher ses beaux yeux bruns, ses yeux de gitane, et cette toison de boucles blondes encadrant le visage d'un ovale très pur.

Un léger coup frappé à la porte la fit sursauter. "Si c'était elle?"

Comme vivante réponse, une grande jeune fille brune, le regard pétillant de malice souleva la lourde portière.

"Mon Alix! quelle joie de te revoir!"

"Chère Gaby! dis donc quel bonheur! et entraînant son amie elle l'installa dans une confortable bergère, s'assit près d'elle, et toutes deux se mirent à causer comme causent les jeunes filles de vingt ans. Tout à coup Alix se rappela le billet reçu le matin.

—Gabrielle, que veux-tu dire par mon bonheur?

—Tu n'a pas compris? je voulais dire tes fiançailles".

—Mes fiançailles? Tu badines! Où as-tu pris que j'étais fiancée. Vous savez les nouvelles à Ottawa plus vite qu'ici".

—Un instant, ma chère, entendons-nous. Je ne dis pas que tu es fiancée, mais que tu le seras.

—Vraiment? Tu fais concurrence à la Sybille. Mais du moins peut-on savoir le nom du prétendant?

—Alix tu ne seras donc jamais sérieuse. Le jeune homme t'aime. Il t'a rencontrée pour la première fois au thé que j'ai donné l'hiver dernier. Il sera au bal des B... et c'est pour toi, uniquement pour toi qu'il est venu. Je crois qu'il veut savoir s'il t'est sympathique. En tous cas ne parle pas à la légère. Un mot pourrait lui faire croire que tu ne l'aimes pas".

—Et il ne se tromperait guère. Car, comment peut-on aimer une personne dont on ignore l'existence. Tu seras donc toujours aussi originale, ma chère, avec tes idées romanesques?"

—Qui sait?" dit évasivement Gabrielle, et aussitôt: Mais tu ne me parles pas de toi, de ce que tu as fait depuis que je t'ai vue. Et de la journée elle ne parlèrent du mystérieux amoureux.

Une heure! Autour d'elle tout danse, tout est gaité! Avant de s'ensevelir dans les austérités du carême chacun veut se donner quelque plaisir. Alix, elle, reste parfaitement indifférente à cette joie. N'a-t-elle pas tout à l'heure dansé avec ce grand jeune homme brun? Un ami dont elle ne parlait jamais, mais toujours présent à sa mémoire. Et, lorsqu'il est venu demander une valse, avec quel plaisir n'a-t-elle pas accepté.

"Serait-ce de lui que Gabrielle veut parler." Assise seule dans une serre, Alix songeait à tout cela.